Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 31 (1898)

Artikel: Quel est, pour notre génération, le chemin qui mène à Dieu?

Autor: Bridel, P.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379649

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

QUEL EST, POUR NOTRE GÉNÉRATION,

LE CHEMIN QUI MÈNE A DIEU?

PAR

PH. BRIDEL [1]

Der Weg zu Gott für unser Geschlecht, c'est-à-dire : « Quel est, pour notre génération, le chemin qui mène à Dieu? » Ces mots paraissent impliquer une préoccupation essentiellement apologétique; ils semblent nous appeler à examiner surtout ce que nous avons à faire pour conduire au Père céleste ceux de nos contemporains qui lui sont étrangers. Mais il ne faut pas négliger l'explication complémentaire que le Comité nous donne en ces termes : « Wie wir inmitten der Geistesströmungen dieses Zeitalters zur Gewissheit, dass Gott ist und dass wir uns seiner getrösten können, selber gelangen und andere zur nämlichen Erkenntniss zu führen vermögen; » ce que je rendrai approximativement ainsi : « Comment, en l'état actuel des esprits, acquérir nous-mêmes et communiquer à d'autres la certitude que Dieu existe et que nous pouvons mettre en Lui notre attente?... »

Cette question peut étonner, au premier abord. Les membres de la Société pastorale suisse invités à chercher les moyens de s'assurer que Dieu existe! Est-ce à dire qu'ils en soient, à cette heure, réduits au doute sur ce point capital? est-ce qu'ils ne peuvent sans réserves mentales répéter le premier article du credo chrétien et de tout credo? Nous serions alors plus misé-

[1] Rapport présenté à la section vaudoise de la Société pastorale, dans sa séance du 30 mai 1898, sur un sujet proposé par le Comité central.

rables que ces augures du temps de Cicéron, qui ne pouvaient se rencontrer sans sourire; nous ne pourrions nous voir mutuellement sans rougir et sans pleurer! A coup sûr, ce n'est point ainsi qu'il faut l'entendre. On n'a voulu nous traiter ni d'athées, ni de sceptiques; on nous tient pour croyants, pour convaincus, et l'on a parfaitement raison néanmoins de nous exhorter à rechercher ce qui doit affermir notre certitude chrétienne au milieu de tout ce que les circonstances actuelles peuvent avoir de dangereux pour elle.

Ceci part, je le pense, d'une vue exacte en ce qui concerne l'essence de la foi religieuse. Tant que nous sommes ici-bas, la foi demeure « la foi », c'est-à-dire tout autre chose que la vue. On la compare souvent à cette dernière, et la comparaison est juste sur un point: savoir le caractère intuitif qui est inhérent à ces deux fonctions psychologiques et qui les oppose, l'une aussi bien que l'autre, aux procédés de la connaissance discursive ou dialectique. Mais cette similitude est loin d'aller jusqu'à l'identité; à d'autres égards, l'opposition est très grande entre ces deux sortes d'intuitions, et l'apôtre le marque bien quand il dit, avec un soupir d'attente dirigé vers le ciel : « nous marchons par la foi, non par la vue[1]. » Précisément à cause de la grandeur de son objet, précisément parce qu'elle porte non point sur quelque être fini, appartenant au domaine sensible, mais sur l'Etre des êtres, sur le Dieu-Esprit; précisément aussi parce qu'elle est la fonction, — non pas d'un organe spécial et périphérique, tel que l'œil, qui peut continuer d'être assez sain pour voir, quand même d'autres parties du corps sont malades, — mais une fonction radicale, si l'on peut ainsi dire, où entre en jeu le ressort central de notre être; précisément pour toutes ces raisons, qui en font la souveraine valeur, la foi religieuse ne saurait se confondre avec les connaissances basées sur des constatations d'ordre matériel, où l'évidence, une fois obtenue, ne court guère le risque de se voir ébranlée. La certitude religieuse n'est point une quantité fixe, un état immuable : elle est apte au développement, — et l'on peut dire que, quand

[1] 2 Cor. V, 7. Cf. I Cor. XIII, 9 sq.

tout est normal, elle se développe en effet au cours de la vie chrétienne, à mesure que, s'appuyant sur une plus longue expérience des réalités spirituelles, le croyant peut répéter avec plus d'assurance la parole du vieux saint Paul: « Je *sais* en qui j'ai cru[1]. » Mais la foi est exposée d'autre part à subir des éclipses momentanées, ou, pour le moins, des ébranlements; elle est accessible aux tentations; elle peut être troublée, scandalisée; et, chez ceux-là mêmes qui ne la laissent jamais défaillir après l'avoir conquise, une telle persistance n'est autre chose qu'une victoire maintenue au prix de vaillants combats: « J'ai combattu le bon combat, j'ai gardé la foi[2], » écrit la même plume dont je citais tout à l'heure une autre parole.

Voilà de quoi justifier, me semble-t-il, la première partie de l'énoncé qui nous est donné pour programme. Reste la seconde partie, ou plutôt la relation étroite établie entre la première et la seconde. On nous fait entendre qu'en nous appliquant à rechercher ce qui peut soutenir nos propres convictions chrétiennes au milieu des batailles de l'heure présente, nous trouverons du même coup les meilleurs moyens de convaincre nos contemporains. Est-ce vrai? Je le pense; et il me paraît que c'est bien là le point de vue auquel nous conduit une saine notion de ce qu'est l'apologétique. On tombe dans l'illusion quand on se représente celle-ci comme ayant pour tâche de démontrer la vérité de l'Evangile, ou (pour nous en tenir au sujet qui nous occupe particulièrement ici) de démontrer l'existence de Dieu. L'œuvre est inexécutable, et j'ajoute qu'elle est contradictoire en elle-même. Elle supposerait en effet, que l'Evangile appartient à l'ordre des vérités rationnelles, qui se prouvent par des raisonnements, ou à celle des faits contingents, qui s'établissent par des preuves historiques. Or, s'il est incontestable, à mon sens, que le christianisme est souverainement rationnel, et s'il est vrai aussi qu'il implique la réalité de certains faits historiques, il ne s'absorbe cependant ni dans ces faits contingents, ni dans des principes rationnels; et il se présente lui-même au monde comme objet de foi, non de science démonstrative.

[1] 2 Tim, I, 12.

[2] 2 Tim. IV, 7, (Cf. pour Jésus lui-même, Heb. XII, 2.)

Qu'est-ce à dire? sinon que notre apologétique doit, elle aussi, compter sur la foi. — Sur la foi de l'incrédule à qui nous nous adressons? — Oui, Messieurs; et pourquoi pas? C'est ma conviction, et je vais la développer tout à l'heure, que la foi en Dieu existe naturellement en germe chez tout homme. Elle y est refoulée, combattue, habituellement déformée, souvent paralysée ou anéantie en apparence, par tout un ensemble de forces adverses, au nombre desquelles peuvent se trouver des préjugés, des théories fausses, des ignorances de fait, des malentendus, que l'apologétique a pour mission de dissiper, puis aussi des perversions morales, des influences funestes, des circonstances déprimantes, que nous pouvons viser à faire disparaître. En tout cela notre rôle demeure défensif, et il n'a point à être autre chose. Nous n'avons rien à créer, — nous ne le pourrions pas d'ailleurs; — nous n'avons qu'à écarter des obstacles, pour que le ressort se détende, pour que la pierre se précipite vers le centre qui l'attire, pour que la plante se tourne vers le soleil, pour que l'homme aille à son Père[1].

Pour nous-mêmes, croyants, qui avons pris conscience de notre foi et qui l'avons déjà victorieusement affirmée, il s'agit de nous défendre contre les retours offensifs de l'ennemi, il s'agit de forger sans cesse de nouveaux boucliers contre les traits nouveaux qu'il aiguise; il s'agit d'avancer aussi et d'étendre notre conquête, seule façon de la conserver et de l'affermir. Pour les autres, encore incrédules ou indécis, il s'agit que nous leur venions en aide, en réveillant leur courage, en déblayant la route devant eux, en combattant à leurs côtés. La lutte peut être en ce dernier cas plus rude et plus chanceuse, mais elle demande les mêmes armes et la même tactique; et j'ajoute qu'il faut la poursuivre avec la joyeuse certitude d'avoir des alliés au cœur même de la place; en sorte que, si redoutable que paraissent nos adversaires, nous pouvons dire avec Elisée cerné par les soldats syriens: « Pas de crainte! car ceux qui sont avec nous sont en plus grand nombre que ceux qui sont avec eux! »

[1] Voir A. Matter, *Trois essais de théologie: La religion naturelle et le christianisme*; notamment page 9.

CHAPITRE PREMIER

Que la nature humaine tend spontanément à la confiance en Dieu.

Dire avec un Père de l'Eglise que l'âme humaine est « naturellement chrétienne, » ne nous paraît pas tout à fait exact, et cela parce qu'à notre sens le christianisme lui-même n'est pas « naturel. »

Mais ce qui est parfaitement vrai, c'est ce mot non moins célèbre par lequel saint Augustin ouvre ses *Confessions* : « Fecisti nos ad te, Domine, et inquietum est cor nostrum, donec resquiescat in te. »

L'athéisme, antique ou moderne, s'est vainement ingénié à expliquer l'existence du sentiment religieux comme un phénomène plus ou moins accidentel et transitoire. Les diverses causes invoquées dans ce but se sont toujours trouvées insuffisantes. De semblables tentatives viennent d'ailleurs se briser contre ce fait avéré que, partout où il y a eu des hommes, il y a eu des religions, et que, maintenant encore, dans cette humanité qui a traversé depuis ses origines tant de phases diverses de développement, la religion ne cesse pas de préoccuper les esprits. Tel moment historique, tel groupe plus ou moins compact d'individus peut sembler rompre avec elle, mais toujours elle se réveille, et parfois à l'heure où l'on s'y attend le moins. Faut-il rappeler l'état de l'Angleterre à l'époque où Montesquieu la voyait presque tout entière gagnée à l'incrédulité la plus décidée, et dire comment les choses ont changé depuis lors? Faut-il, remontant plus haut, vous peindre la triste situation de l'Europe à l'heure où, non seulement le christianisme authentique, mais le respect le plus élémentaire pour les choses divines semblait définitivement compromis par la corruption de l'Eglise, et où tout d'un coup le vent de l'esprit se mit à souffler, en France comme en Thuringe, produisant ce merveilleux réveil réformateur dont nous vivons encore? La religion est donc une fonction essentielle de l'être humain, un instinct impérissable, qui peut se trouver plus ou moins vio-

lemment comprimé, mais qui finit toujours par réclamer ses droits.

Et en quoi consiste cet instinct religieux ? On y a souvent relevé l'élément de la peur, particulièrement saillant chez le sauvage, et très souvent reconnaissable encore chez l'homme civilisé. Je crois pour ma part que, loin de constituer la racine primordiale du sentiment religieux, la peur est bien plutôt un principe morbide, venu du dehors pour troubler et menacer l'instinct religieux. Celui-ci me paraît être dans son essence une foi, c'est-à-dire une confiance. Arrivé à son point culminant, il n'est autre chose, en effet, que la certitude de la communion avec l'Eternel; il trouve son expression doctrinale dans la notion de l'homme-Dieu, c'est-à-dire dans l'affirmation de la communauté d'essence entre nous et le créateur; il s'affirme enfin pratiquement dans ce cri d'adoration : « Notre Père! » « Il n'y a point de peur dans l'amour, dit saint Jean; l'amour parfait bannit la peur. » (I Jean IV. 18.) C'est là, sans doute, l'idéal de la religion, idéal qui ne se réalise peut-être jamais entièrement pour nous. Mais c'est dans l'idéal qu'il faut contempler le principe pour en reconnaître l'essence, au lieu d'aller chercher celle-ci dans ce qui n'est que négation partielle et limitation du principe par une force hétérogène.

Examinées à ce point de vue, voici comment se présenteraient à nous les religions païennes. Jusque dans les plus effroyables et les plus dégradées, nous retrouverions et nous relèverions ce fait: que l'adorateur croit pouvoir attirer l'attention de ses dieux, se berce de l'espoir d'en être entendu, de gagner leur bienveillance par ses sacrifices. Sans doute, effrayé par des forces naturelles qui le menacent trop souvent et que son ignorance lui peint plus mystérieuses encore qu'elles ne le sont, troublé dans son vague sentiment moral par la conviction d'avoir souvent mal agi, cruel et grossier lui-même, comme le sont ceux qui l'entourent et en particulier les chefs qui le commandent, il ne vient à ses dieux qu'en tremblant de les voir se tourner contre lui dans un accès de colère. Mais c'est pourtant bien une confiance qui l'amène à leurs autels : la croyance qu'il y a, au fond de tout et à la tête de tout, des maîtres qui ne sont

pas sans analogie avec l'humanité, des maîtres qui peuvent comprendre notre langage et nos sentiments, des maîtres qui tiennent compte de nous. On parle parfois de l'anthropomorphisme comme d'une forme accessoire du sentiment religieux; il en est, selon moi, l'expression nécessaire; j'entends dire par là que nier la personnalité de Dieu c'est supprimer l'objet même de la religion. On sait les efforts qu'a faits certaine école théologique pour associer la piété chrétienne avec la négation du Dieu personnel. Il ne serait pas difficile de montrer que tous ceux qui se sont attachés avec conséquence à cette thèse philosophique ont fini par avouer que la religion n'est qu'un stage inférieur du développement de l'esprit, une forme imparfaite d'idéalité, à l'usage du peuple, incapable de science. Et quant à ceux qui ont voulu échapper à cette désastreuse conséquence, ils ne s'en sont tirés qu'en faisant rentrer par la fenêtre ce qu'ils avaient prétendu chasser par la porte. On pourrait citer à cet égard telle déclaration caractéristique de Biedermann[1].

Par la religion, l'homme affirme sa conviction qu'une similitude essentielle, qu'une conformité de nature existe entre lui-même et le principe de toutes choses. Cette conviction est spontanée, instinctive; on n'en saurait jamais détruire les dernières racines, car elles plongent au plus profond de l'être humain. Sans cette conviction, en effet, tout ce qui caractérise l'homme passerait à l'état de chimères, de fonctions sans objet, d'activités contradictoires en elles-mêmes, de facultés morbides et monstrueuses, qui auraient surgi, — on ne sait par quelle étrange et funeste rencontre, — dans un monde où elles n'ont aucune place normale. L'humanité ne saurait se déprendre définitivement de toute foi religieuse sans cesser d'être humaine[2].

Essayons d'en fournir la preuve, en examinant ce qu'une psychologie, un peu sommaire, sans doute, mais approximativement suffisante, nous présente comme les trois principaux facteurs de notre vie spirituelle.

[1] *Christliche Dogmatik*, 2e édit., I, p. 299; §§ 716, 717.

[2] « L'humanité sans Dieu ne serait plus l'humanité. » C'est par ces mots que se termine : *Civilisation et croyance* de Ch. Secrétan.

a) La *connaissance*, d'abord, que deviendrait-elle dans la supposition d'un athéisme radical? Il y aurait beaucoup à dire sur ce sujet : bornons-nous au strict nécessaire. Vous vous rappelez de quelle manière Descartes, au seuil de son système, cherche à fonder la certitude en matière de science. Avant tout, il s'efforce d'établir l'existence de Dieu, de l'être parfait, cette existence pouvant seule nous garantir qu'il existe une vérité, qu'il y a une harmonie foncière entre notre intelligence et les choses que cette intelligence essaie de saisir. On peut, je le reconnais, critiquer la forme de l'argumentation cartésienne, on peut en contester la rigueur probante. Elle n'en est pas moins l'expression d'un instinct profondément juste; si juste, qu'il s'est affirmé avec une nouvelle énergie au lendemain même de la critique de Kant. Ce qui a fait la puissance du système de Hegel n'est-ce pas d'avoir proclamé ce grand principe, que, à moins d'avouer la science impossible et tout notre travail intellectuel chimérique, il faut croire que l'objet de notre savoir est par nature en harmonie avec notre intelligence, qu'il lui est pour ainsi dire consubstantiel? Je connais bien les dangers de cette philosophie. Sa faute a été d'affirmer la possibilité du savoir « absolu, » et, notez-le bien, du savoir absolu par voie dialectique, ce qui l'a entraînée à proclamer que l'objet doit être à tous égards logique, qu'il doit être idée pure : de là le panthéisme avec sa négation de la personnalité divine, son dangereux déterminisme, son anéantissement de l'individualité morale. Mais, qu'avons-nous à faire du savoir « absolu »? et pourquoi sacrifier à ce Moloch les autres besoins de notre être, au moins aussi dignes de considération que peut l'être la soif de philosophie[1]? Ce que notre vraie nature réclame, c'est la possibilité d'un savoir, limité s'il le faut, mais qui soit réel et solide. Or, encore une fois, la garantie de cette possibilité fait défaut dans l'athéisme. Notre raison ne saurait au fond croire en elle-même sans croire en Dieu; c'est, sans doute, dans un sentiment obscur de cette vérité qu'ont toujours trouvé leur appui ces divers arguments

[1] On sait avec quelle force Ch. Secrétan, d'une part, M. Renouvier de l'autre, ont combattu cette dangereuse chimère de « la Science, » ou savoir absolu, mère de tous les systèmes déterministes.

théoriques en faveur de l'existence de Dieu, qui, sous leur forme syllogistique, sont loin d'être péremptoires.

Au reste, le sujet est trop technique pour que je veuille insister. J'attirerai seulement votre attention sur un point encore, relatif, non plus à la possibilité abstraite du savoir en général, mais à l'existence réelle de toute science en particulier. Toute science suppose la persistance de lois naturelles, l'existence d'un ordre fixe réglant la suite des phénomènes. Or on essaierait vainement de fonder cette thèse sur l'expérience et de l'en tirer par voie d'induction : elle est nécessaire à l'expérience même; elle est le postulat primitif de toute science; et ce postulat n'est, à le bien prendre, qu'une des manifestations de la confiance en Dieu.

b) Si l'homme ne peut être homme sans croire à la possibilité du savoir, il ne peut vivre sans aspirer au *bonheur*. Or il est certain que le vrai bonheur, la paix, comme on dit si bien en langage mystique, n'existe pas pour l'âme humaine en dehors de la foi religieuse. On peut, sans doute, la distraire de son inquiétude par ces mille moyens qu'a si rudement démasqués Pascal. Mais il n'est pas possible à l'homme qui réfléchit de se sentir heureux dans un monde où ses meilleurs élans ne rencontrent pas d'écho, où ses cris de détresse vont se perdre dans le vide, où nul cœur ne répond aux battements du sien. « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie, » disait le grand penseur janséniste, se mettant un moment, par hypothèse, dans la situation d'un athée.

Tout cela est trop rebattu pour que j'y insiste. Une remarque toutefois : ce besoin de bonheur, cette recherche d'une divine sympathie est, sans aucun doute, une des sources où le sentiment religieux puise le plus fréquemment et le plus abondamment sa sève. Que de réveils religieux, individuels et nationaux, sont le fruit de l'épreuve? Combien d'âmes que Jésus-Christ a conquises surtout par le spectacle de son infinie tendresse pour les malheureux, par cet appel qui est comme un baume pour les cœurs brisés : « Venez à moi vous tous qui êtes fatigués et chargés; je vous soulagerai. » Et cependant il semble qu'on ait quelque honte à confesser ce mobile, qu'on redoute sur ce

point je ne sais qu'elle raillerie pareille à celle de Büchner (si j'ai bonne mémoire) disant à ceux qui veulent garder la foi : « Vous n'êtes que des enfants, qui n'avez pas le courage de voir les choses telles qu'elles sont, des enfants qui trouvent leur pain trop sec et réclament des confitures. » Il faut avouer que nous avons souvent à rougir des souhaits que forment nos cœurs. Pervertis par l'égoïsme et par la sensualité (je prends ce terme en son sens le plus général), nous ne savons pas désirer cela seul qui le mérite, nous ne savons pas rechercher exclusivement et dans toute sa pureté un bonheur digne que Dieu, s'il existe, s'applique à nous l'assurer. Mais, cet aveu fait, gardons-nous de renier ce qu'a de normal notre aspiration au bonheur ; elle constitue l'instinct fondamental de la vie ; elle se confond avec la volonté d'être. Le bonheur, une part de bonheur, l'espoir du bonheur futur sont absolument nécessaires à l'existence. Le désespoir absolu c'est le suicide, ou, à défaut du suicide matériellement consommé, c'est l'anéantissement de toute énergie, de toute vitalité, et, du coup, la ruine de toute science et de toute action. Si donc le savoir, dont nous parlions tout à l'heure, si l'action, dont nous allons parler, sont des fonctions essentielles à l'homme et qui portent en elles-mêmes, avec leurs titres de noblesse, la justification de leurs postulats, il ne faut pas parler à la légère de ce besoin du bonheur, sans lequel ni l'une ni l'autre de ces deux fonctions ne saurait subsister. Or, encore une fois, croire au bonheur, croire qu'il vaut la peine d'exister, vouloir vivre, c'est au fond croire en Dieu. « Toute vie sans Dieu, a dit Vinet, est grosse d'un suicide. »

c) Mais il me tarde d'en venir à ce qui concerne notre faculté d'*action*. A l'exception des mouvements irréfléchis, instinctifs ou passionnés, — qui ne constituent qu'une part de nos actes, et qui n'en pourraient devenir la totalité sans que nous cessions d'être hommes, — nous agissons en vue de buts. Parmi ces buts, les uns peuvent nous être imposés par une volonté étrangère ou proposés par les besoins inhérents à notre nature. Mais il en est qui se présentent avec un caractère différent tout à la fois de la nécessité et du désir, avec un caractère d'obligation morale. On peut disserter longuement sur l'origine de ce sentiment

du devoir, comme aussi sur les raisons pour lesquelles il ne s'applique pas toujours et partout aux mêmes objets. Quoi qu'il en soit, deux choses me semblent certaines :

1° Que, si la conviction de l'obligation morale venait à être supprimée, l'homme, cessant d'être homme, se trouverait devenu le plus redoutable et le plus ignoble des animaux, les autres ayant, du moins, le frein de l'instinct.

2° Que toute philosophie athée tend plus ou moins directement à supprimer la réalité de l'obligation, par les explications même qu'elle donne de ce sentiment. En sorte qu'il faut reconnaître que toute morale suppose en réalité pour postulat l'existence de Dieu, et cela de deux manières. D'abord, — n'en déplaise à Kant, — parce que la conviction de l'absoluité du devoir, la certitude de son caractère sacré, et les réactions spéciales qui se produisent en nous quand nous l'avons violé, impliquent qu'il est l'expression d'une volonté consciente, de la volonté du souverain auteur de notre être; et, secondement, parce que l'acte moral perdrait tout sens, parce qu'il apparaîtrait comme un effort condamné à demeurer sans résultat, comme une pure insanité, si ce monde, au sein duquel nous poursuivons un but, n'en avait aucun en réalité [1].

C'est Schopenhauer qui disait: « Toute morale suppose qu'il existe une réalité suprasensible ; le credo nécessaire de tous les justes et des bons est : je crois en une métaphysique. » On peut et doit aller plus loin, pensons-nous : toute morale implique l'existence de Dieu, d'un Dieu personnel, conscient, saint, et avec lequel nous sommes en relation d'essence.

Ce postulat est, à coup sûr, le plus respectable de tous; car la moralité est, de toutes les fonctions de son être, celle à laquelle l'homme se sent le plus fortement tenu de ne jamais renoncer. Et voilà pourquoi il n'y a pas de plus inébranlables convictions religieuses que celles qui ont germé sur le terrain de la lutte morale ; voilà pourquoi aussi, — sans mépriser aucun des autres liens naturels qui rattachent notre âme à Dieu, —

[1] J'ai cherché à développer cette thèse dans la première partie d'un article de la *Revue chrétienne* (1er septembre 1892) intitulé : *La foi en Jésus de Nazareth peut-elle constituer la religion définitive?*

aux heures de trouble, quand le doute frappe à la porte, c'est au postulat moral que nous revenons, certains de poser ici le pied sur un roc inébranlable. N'y eût-il que l'harmonie des besoins de notre cœur avec l'affirmation de l'existence de Dieu, nous craindrions peut-être d'entendre Feuerbach nous dire : « Vous prenez vos désirs pour des réalités ; vous vous enchantez d'un beau rêve. » Mais non ! C'est un langage austère, effrayant à bien des égards, que parle notre conscience. Il y a des moments où, l'entendant rugir, nous aimerions à lui dire : « Tais-toi, tu n'es pas la voix de Dieu ; car il n'y a pas de Dieu. » Mais elle s'impose, sans égard pour nos lâchetés morales,... et, bientôt, nous la bénissons de sa sévérité même ; car, en nous imposant ainsi l'imprescriptible loi du devoir, elle nous a, de sa sainte autorité, garanti l'existence de notre Dieu.

A coup sûr, ce que je viens de développer jusqu'ici n'a rien de particulièrement actuel : et il n'en pouvait être autrement. Convaincu que la foi en Dieu est, en principe, contenue dans la conscience que tout homme est appelé à prendre de lui-même et de ses facultés spirituelles, nous ne saurions indiquer des raisons de croire en Dieu qui soient spéciales à notre époque. Mais, si les sources de la foi demeurent à jamais les mêmes, parce qu'elles jaillissent du plus profond de la nature humaine, les obstacles que la foi rencontre, les forces hostiles qui menacent son éclosion, les ennemis contre lesquels il la faut protéger, peuvent varier suivant les temps et les conjonctures. Ce n'est pas que, là même, nous n'eussions à signaler certains obstacles persistants et qui, pour le fond, demeurent identiques : ainsi, d'un seul mot, le péché, le désordre intérieur de notre être, racine primordiale de nos incertitudes spirituelles, de nos incrédulités. Mais encore est-il que ces forces hostiles, plus ou moins permanentes, et le péché lui-même, revêtent successivement des formes diverses. Sans faire abstraction de ce qui est présentement comme hier et comme toujours, nous nous attacherons surtout à considérer les ennemis actuels de la foi, nous demandant ce que nous avons à faire aujourd'hui pour affermir cette dernière en nous-mêmes, et pour lui per-

mettre de naître chez ceux de nos contemporains qui ne la possèdent pas encore. Nous parlerons d'abord de quelques-unes des circonstances par lesquelles la vie moderne est défavorable à l'éclosion de la foi religieuse.

CHAPITRE II

De quelques-unes des circonstances qui rendent la vie moderne défavorable à l'éclosion de la foi religieuse.

Ce sujet ne se prêtant par sa nature ni à une énumération complète ni à une tractation bien systématique, je me bornerai à indiquer quelques points à titre d'exemples. Encore dois-je dire que je ne m'avance ici qu'avec réserve, sachant combien sont sujettes à controverses les appréciations que l'on porte sur les avantages ou les inconvénients d'un siècle comparé à ceux qui l'ont précédé.

Voici pourtant qui me paraît à peu près hors de doute:

1° La vie est actuellement beaucoup plus affairée qu'elle ne l'a jamais été. De l'heure où ils se lèvent à celle où ils se couchent harassés, une foule d'humains n'ont pas une heure de calme, pas un quart d'heure de recueillement. Dans de telles conditions, comment la foi pourrait-elle éclore? Autant demander que les graines, qui tombent pourtant en abondance entre les pavés de nos villes, parviennent à y prendre pied et à y pousser leur germe.

Pouvons-nous quelque chose pour remédier à ce mal? Il ne peut être question, bien entendu, d'enrayer cet invincible mouvement qu'on est convenu d'appeler le progrès. Nous devons nous borner à des palliatifs; au moins faut-il les appliquer avec énergie et sans retard. Il faut conjurer nos semblables, sous peine de perdre leurs âmes, — et j'entends cela de la façon la plus concrète du monde: sous peine de s'abrutir définitivement dans une vie qui n'ait plus rien d'humain, — il faut les conjurer, dis-je, d'arracher résolument, systématiquement, quelques moments au moins au monstre qui dévore leur vie. Il faut travailler à la libération du dimanche; et puis, cette

prière du matin, cette prière du soir, qu'on recommande, sans doute, aux enfants, mais que, je le crains fort, si peu de jeunes gens, si peu d'hommes faits, s'astreignent à pratiquer, il faut tout faire pour l'introniser dans les mœurs. Il faut tâcher de faire comprendre à nos semblables que ce n'est point là une sorte de luxe piétiste, mais, aujourd'hui plus que jamais, la condition sine qua non d'une vie qui ne veut pas s'abandonner définitivement au bas esclavage des affaires.

2° C'est un objet de remarque banale que le caractère de spécialisation à outrance qu'a pris de nos jours le labeur industriel. Et l'observation s'étend à d'autres domaines encore. Les nécessités de la concurrence poussent à l'extrême division du travail, non seulement dans les ateliers, mais jusque dans le monde scientifique. Vous avez lu les pages que M. Brunetière a récemment consacrées à ce qu'il nomme les « intellectuels; » il s'agit en réalité des « spécialistes, » comme le marquent tous ses exemples : un professeur de thibétain, un paléographe, un métricien habile à scander les vers de Plaute. Rien de plus injuste que la façon dont il raille ces hommes, pour exalter à leurs dépens l'infaillibilité et la toute science de Messieurs de l'Etat major, — qui sont pourtant bien aussi, je pense, des spécialistes à leur manière. — Il n'en reste pas moins qu'il y a effectivement de grands dangers dans la spécialisation moderne, et qu'un tel régime risque, entre autres choses, d'exercer une fâcheuse influence sur le développement du sentiment religieux. Hélas! il est si facile de s'identifier peu à peu avec sa fonction, de cesser d'être un homme, pour n'être plus qu'un avocat, un médecin, un marchand. Qu'est-ce lorsque la fonction, cessant de conserver encore quelque surface, d'exiger quelque vie personnelle, se réduit jusqu'à la minutie ? quand l'érudit en vient à n'être plus qu'un dictionnaire de sanscrit ? quand l'existence de l'ouvrier se consume à répéter éternellement un même geste ? quand, à peine arrivé à l'adolescence, l'élève de nos écoles s'empresse de dire adieu à tout ce qui est trop général pour avoir une application visiblement utile, et, afin de ne point perdre de temps, se hâte de monter dans la galère où bientôt il ramera comme le reste de

la chiourme? Là où il n'y a plus de vie « humaine, » impossible qu'il y ait vie religieuse.

A tout cela, que faire? Rendre nos contemporains attentifs aux dangers qu'ils courent, les inviter à lutter contre le raccornissement qui les menace de toutes parts; et puis venir en aide aux plus déshérités, s'occuper sérieusement, par des conférences par exemple, non pas tant, comme on le dit parfois, à instruire l'ouvrier, mais proprement à tenir ses facultés en éveil, à élargir son horizon, à faire éclore en lui cet « homme » que les circonstances ambiantes menacent constamment d'étouffer. Je suis convaincu que tout ce qu'on fera dans ce sens sera, peut-être plus directement qu'on ne pense, et en dépit de certaines apparences décourageantes, un gain au point de vue religieux.

3° On pourrait dire bien des choses sur ce manque de respect qui sévit de tant de façons dans notre siècle, comme aussi sur cette défiance haineuse sans cesse attisée entre les divers partis et les classes sociales. On pourrait se demander jusqu'à quel point ces maux sont en relation avec l'avènement de la démocratie, avec la façon dont la politique s'est étendue jusqu'à devenir un objet de constante et universelle préoccupation, ou bien encore avec le développement extraordinaire de la presse. Mais on ne sortirait guère, en tout cela, du domaine des conjectures. Bornons-nous à dire, — avec M. de la Palisse, si ce n'est avec M. Joseph Prudhomme, — que l'état de défiance qu'entretiennent dans les âmes les haines sociales, comme aussi l'habitude de manquer de respect à nos supérieurs, forment une bien mauvaise atmosphère pour l'éclosion de la foi en Dieu ; en sorte que les croyants ne sauraient trop s'efforcer de dissiper ces miasmes.

4° Un dernier point que je relèverai avant de clore ce chapitre, c'est ce qui concerne la vie de famille. Il a toujours existé une connexion organique entre la foi religieuse et les sentiments de la famille ; c'est ce dont témoigne le langage lui-même, qui appelle « piété » filiale la respectueuse affection des enfants pour leur père et leur mère. On sait qu'en certains cas la religion s'est même confondue avec la vénération des

ancêtres, et pour ainsi dire absorbée en elle; il en était ainsi dans la Rome antique, et, aujourd'hui encore le culte des aïeux constitue l'élément capital de la piété chinoise.

Il serait abusif d'en conclure que la religion ne soit, dans son essence, rien autre chose qu'une sorte d'hypertrophie du sentiment filial, s'étendant au-delà des bornes du réel, et se créant un objet imaginaire. Les faits que je viens de rappeler sont à nos yeux, non point l'expression primitive et normale de la foi religieuse, mais le produit d'une déviation, d'une confusion qui s'est établie dans l'âme entre deux choses très différentes, mais qui pourtant, — sinon la dite confusion n'eût pas été possible, — ont entre elles une réelle analogie, plus que cela : une parenté foncière.

Rappelons à ce propos une parole de l'apôtre Paul qui mérite d'être prise dans toute sa force. « Je fléchis les genoux, dit-il, devant le père de notre Seigneur Jésus-Christ, duquel tire son nom toute famille dans les cieux et sur la terre. » (ἐξ οὗ πᾶσα πατριά... ὀνομάζεται.) Etant donné le caractère essentiel, métaphysique qui s'attache au « nom » dans la terminologie des auteurs sacrés, ce passage de l'épître aux Ephésiens (III, 14 et 15) signifie évidemment que toute πατριά, c'est-à-dire tout groupement d'êtres spirituels sous le régime *paternel*, toute communauté nationale ayant à sa base, si ce n'est une unité matérielle de race, au moins un héritage commun de souvenirs, l'attachement aux mêmes traditions, le respect des mêmes aïeux, en un mot cet ensemble complexe d'instincts qu'on nomme le *patriotisme*, — puis en un sens plus particulier, toute famille proprement dite, groupée sous la direction d'un *père*, tire son existence du fait que Dieu lui-même est père. Il ne peut y avoir plus dans la créature que dans le créateur; tout élément positif se manifestant dans les êtres finis a nécessairement sa source dans quelqu'une des perfections de l'être infini. « Celui qui a planté l'oreille n'entendra-t-il point? celui qui a formé l'œil ne verra-t-il point? » disait le psalmiste. Et, tout à l'heure nous disions, suivant la même logique, irréfutable, nous semble-t-il : si la personnalité humaine n'est pas un accident sans portée au sein de l'univers, si la vie morale est une réalité, cela suppose

que Dieu lui-même est personnel, que Dieu lui-même est moral. C'est en ce même sens que nous comprenons la thèse de saint Paul affirmant que toute paternité a sa source primordiale dans celle du Père céleste.

Qui ne voit dès lors qu'une saine vie de famille est une des conditions les plus importantes de l'éclosion d'une saine foi religieuse? Qui ne voit que, — pour employer les termes de l'école, — si la paternité de Dieu est le *principium essendi* de toute paternité humaine, la paternité humaine doit être, à son tour, sinon le seul *principium cognoscendi* de la paternité divine, du moins l'une des sources essentielles de cette connaissance? Bien à plaindre sont ceux chez qui le mot de « père » ne rappelle d'autre souvenir personnel que celui d'un tyran paresseux et égoïste, abusant de sa force pour faire pleurer et trembler, pour exploiter lâchement ceux qu'il aurait dû entretenir, protéger, guider avec sagesse et douceur. Sans doute, même pour ces malheureux, pour plusieurs d'entre eux, du moins, les déclarations de l'Evangile conservent leur signification; parce qu'ils ont pu entrevoir d'autres familles plus heureuses, et parce que, aussi, l'instinct naturel se remuant au fond de leur propre cœur leur a clairement enseigné comment ils devront pratiquer la paternité si jamais ils deviennent pères à leur tour.

Est-il besoin d'ajouter qu'en mainte occasion l'amour fidèle et dévoué d'une mère a révélé ce que le père ne savait pas montrer, et que, dans les cas mêmes où celui-ci a rempli normalement son rôle, sa paternité a eu besoin d'être assistée, complétée, corrigée par la collaboration de la maternité? Il est bien entendu, en effet, que, quand nous parlons de Dieu comme d'un « père, » il ne faut attacher aucune idée d'exclusion au genre masculin de ce vocable. Ce père infini et parfait, s'il a toute la puissance, toute la sagesse inhérentes au type idéal d'un chef de famille, a toute la tendresse aussi que peut posséder la meilleure des mères. Notre piété n'a nul besoin de se représenter, assise sur un trône spécial, à côté du Père céleste, la femme divinisée, comme le catholicisme le fait en adorant Marie. Le Dieu en qui nous mettons notre attente nous est ma-

ternel aussi bien que paternel. « Quand mon père et ma mère m'auraient abandonné, l'Eternel me recueillera, » dit le vrai croyant; et il n'a pas tort puisque Dieu parle ainsi par la bouche de son prophète : « La femme peut-elle oublier son enfant qu'elle allaite, peut-elle n'avoir point pitié du fils de ses entrailles? Eh bien, quand les femmes auraient oublié leurs enfants, encore ne vous oublierai-je point, moi.... Je vous caresserai pour vous apaiser, comme quand une mère caresse son enfant pour le consoler. »

La conclusion de tout cela c'est qu'il faut, cela va sans dire, maintenant comme toujours, s'efforcer de faire comprendre aux pères et aux mères le caractère sacré de leur vocation, leur inculquer cette pensée, qu'ils sont appelés à offrir à leurs enfants le plus immédiat et le plus complet symbole de la paternité divine, à en être pratiquement les révélateurs, à initier les jeunes âmes qui leur sont confiées au sentiment religieux de la filialité, en leur donnant l'occasion d'épanouir dans le cercle de la famille leurs instincts de confiance, d'affection respectueuse, d'obéissance. Mais la conclusion de tout cela c'est aussi, qu'au premier rang des circonstances fâcheuses que rencontre de nos jours l'éclosion de la foi religieuse, il faut compter tout cet ensemble de faits qui conspirent à paralyser les sentiments filiaux, à diminuer les fonctions du père et de la mère, à restreindre le rôle de la famille.

Ici, les uns prononceront le mot de socialisme, d'autres celui d'individualisme. Nous n'avons pas le loisir de discuter ces termes, sous lesquels on glisse tant de choses différentes. Ce qui est certain, c'est que la société semble tendre actuellement à supprimer autant que possible tout intermédiaire entre les individus et le pouvoir public, à ne plus considérer dans l'être humain que le citoyen, qui fera nombre aux jours d'élection ou de manœuvres militaires. A peine sevré, sitôt qu'il est matériellement possible de l'arracher à sa mère, l'enfant se voit réclamé pour cette caserne préventive qu'on nomme l'école. Et, depuis l'âge de 8 ans, de 6 peut-être ou de 4, jusqu'à celui où l'enfance sera terminée, où l'heure sera venue de quitter la maison paternelle, celle-ci n'aura joué qu'un rôle tout secondaire

dans cette éducation dont elle aurait dû être l'agent principal.

L'idéal du genre, idéal auquel on n'atteindra jamais d'ailleurs, serait que l'enfant finît par ne plus rien devoir à ses parents : manuels, cahiers, nourriture, et, si possible, la livrée scolaire, tout lui étant communalement octroyé. Adieu alors ces souvenirs émus et reconnaissants des fils d'autrefois, qui devaient se dire : Si j'ai pu prendre rang dans le monde, si je vis aujourd'hui dans l'aisance, c'est grâce à l'énergie, à la probité, au labeur dévoué de mes bons parents; pour me conduire au but, lui s'est toujours abstenu des faciles plaisirs du cabaret, elle s'est contentée des plus modestes toilettes; et tel des livres réclamés par mes études, tel des outils nécessaires à mon travail furent le prix de touchantes économies prélevées avec amour sur un ordinaire qui n'avait rien de somptueux....

« O mon père et ma mère! ô mes chers disparus ! qui avez si modestement vécu dans cette petite maison, c'est à vous que je dois tout! Tes enthousiasmes, ma vaillante mère, tu les as fait passer en moi. Et toi, mon cher père, dont la vie fut aussi rude que ton rude métier, tu m'as montré ce que peut faire la patience dans les longs efforts. C'est à toi que je dois la ténacité dans le travail quotidien. Non seulement tu avais les qualités persévérantes qui font les vies utiles, mais tu avais aussi l'admiration des grands hommes et des grandes choses. Regarder en haut, apprendre au delà, chercher à s'élever toujours, voilà ce que tu m'a enseigné. Soyez bénis l'un et l'autre, mes chers parents, pour ce que vous avez été, et laissez-moi vous reporter l'hommage fait aujourd'hui à cette maison. »

Vous rappelez-vous qui parlait ainsi, voilà quelques années, devant une petite maison de la ville de Dôle où sa gloire venait d'être inscrite sur une plaque commémorative? C'était Pasteur. Je ne m'étonne pas que celui qui avait si bien connu les miracles de la paternité dans le sein de la famille n'ait jamais cessé de croire en Dieu ; mais je me demande si le sentiment religieux jettera d'aussi fortes racines chez les gamins que nous fabrique l'école moderne.

Mettons que je vienne de forcer un peu la note; je crois pourtant vous avoir présenté une considération très sérieuse

et que tous les amis de la religion devraient prendre à cœur. La société, je l'espère, reconnaîtra tôt ou tard, qu'au lieu de traiter la famille comme une puissance rivale à laquelle il est opportun de se substituer partout où cela se peut, elle doit la considérer bien plutôt comme une alliée indispensable, digne de toute sympathie et de tout appui. Au lieu de se montrer hostile ou tout au moins indifférente au développement de l'esprit de famille, au lieu de rêver l'expropriation des économies qu'un père amasse pour ses enfants, et d'avoir en même temps des trésors de mansuétude à l'égard de plusieurs des empoisonneurs de la jeunesse, une politique avisée devrait comprendre que la vraie molécule sociale n'est nullement l'individu à l'état d'abstraction, mais la famille. Au lieu de tendre à supplanter cette dernière, l'école ne devrait viser qu'à appuyer la famille dans l'accomplissement de ses devoirs providentiels, à la compléter dans la mesure où cela est vraiment nécessaire et sans lui fournir jamais de prétextes pour se décharger de ses responsabilités, à ne la remplacer, enfin, dans la mesure du possible, que dans les cas de pis aller.

Il ne nous appartient pas, Messieurs, de révolutionner la société, ni même l'école. Nous pouvons cependant quelque chose par la parole, par la plume, par le vote, par l'exemple. Nous qui désirons que la foi en Dieu puisse éclore dans les générations qui viennent, prenons pour mot d'ordre en matière sociale et scolaire : « Tout pour la famille, le plus possible par elle, rien en tout cas contre elle! »

Ceci demande une application particulière à ce qui concerne l'Eglise et les sociétés religieuses. On dit souvent que l'Eglise est une famille. A la bonne heure si c'est là une comparaison : elle vaut à peu près autant que d'autres. Mais je crains que dans la pensée de plusieurs ce ne soit davantage, et il me semble que la pratique laisse parfois entrevoir qu'on entend presque substituer l'Eglise à la famille. Le sujet est délicat; je ne voudrais pas avoir l'air de prêcher en faveur de l'égoïsme du foyer, un égoïsme d'autant plus féroce et d'autant plus périlleux qu'il se masque sous de belles apparences. Je demande simplement à exprimer ici ma crainte que, au milieu de la belle efflorescence

d'œuvres philanthropiques et religieuses qui se produit parmi nous, quelques-uns ne soient induits en tentation de réduire à trop peu de chose leurs devoirs de pères et de mères, oubliant qu'aucun des succès de nos comités évangéliques ou de nos œuvres de propagande ne saurait jamais compenser, au point de vue du progrès du règne de Dieu, les pertes produites par un affaiblissement de l'influence des parents chrétiens sur leurs propres enfants. Je me demande s'il n'y a pas quelque abus dans l'abondance des convocations invitant les gens à sortir de chez eux. Je crains parfois que tant de réunions ne se recrutent pas sans dommage pour le culte de famille. J'avouerai, pour tout dire, que nos écoles du dimanche ne me laissent pas sans inquiétude. Ne deviennent-elles pas, dans plus d'un cas, une prime accordée à la nonchalance des parents, qui, sur elle, se déchargent de l'éducation religieuse de leurs enfants, comme ils se déchargent de leur éducation terrestre sur l'école de la semaine ? Il faut lutter de toutes nos forces, non pas, cela va sans dire, contre les institutions que je viens de mentionner, mais contre l'abus qu'on en peut faire, contre les dangereuses tendances auxquelles j'ai fait allusion. Schleiermacher n'avait pas tort de déclarer, dans ses *Discours sur la religion*, que l'état idéal serait que tout père fût prêtre dans sa maison, et que les assemblées religieuses n'eussent à jouer que le rôle d'auxiliaires accessoires pour la culture de la piété.

Dans cette assemblée, réunie sur le terrain des intérêts pastoraux plutôt que théologiques, j'ai cru pouvoir consacrer quelques développements à ces considérations d'ordre pratique. Mais je comprends bien qu'elles n'épuisent pas ma tâche. En parlant des *Geistesströmungen* au milieu desquelles, à l'heure présente, nous avons à lutter dans l'intérêt de notre propre foi et de celle de nos contemporains, le programme du comité central entend surtout, je le pense, les grands courants d'idées, les tendances philosophiques auxquelles nous avons affaire. Consacrons leur un troisième et dernier chapitre.

(*A suivre.*)